

# Migrations globales et nouveaux nationalismes

## L'Église face à la xénophobie, au populisme et au racisme

**Bruno-Marie Duffé**

DANS **REVUE LUMEN VITAE** 2019/2 (VOLUME LXXIV), PAGES 167 À 175  
ÉDITIONS **UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN**

ISSN 0024-7324

ISBN 9782873246037

DOI 10.2143/LV.00.0.0000000

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-lumen-vitae-2019-2-page-167.htm>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour Université catholique de Louvain.**

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

## ***Migrations globales et nouveaux nationalismes***

### ***L'Église face à la xénophobie, au populisme et au racisme<sup>1</sup>***

*Par Mgr Bruno-Marie DUFFÉ<sup>2</sup>*

**A** travers cet article, je voudrais apporter ma modeste contribution à cette question difficile concernant les migrations actuelles et les interprétations idéologiques et politiques par lesquelles elles sont actuellement considérées, dans un certain nombre de pays, européens en particulier.

J'aimerais partir d'une expérience personnelle que j'ai vécue en France, en 2015 et qui m'a donné à penser. Engagé dans une action d'accueil et d'accompagnement de migrants qui étaient dans la rue, suite à l'évacuation par la police d'un immeuble occupé illégalement et qui avait été déclaré dangereux et insalubre, j'ai trouvé un hébergement provisoire pour deux familles, dans un camping rural. Le maire du village m'a alors convoqué en me disant que l'arrivée de ces deux familles allait

---

1 Cet article reprend en substance la Conférence donnée au Collège académique Ste-Catherine-de-Sienne à Pavia le 8 janvier 2019.

2 Mgr Bruno-Marie DUFFÉ est Secrétaire du Dicastère pour le Service du développement humain intégral au Vatican. – Adresse : Palazzo San Calisto, VA-00120 Cité du Vatican ; courriel : Bm.duffe@humandevlopment.va.

« déstabiliser » la commune. Je lui ai alors précisé que celles-ci étaient composées de 4 adultes et 4 enfants et que la population du village était évaluée à 2 500 personnes. Mais j'ai compris que le verbe « déstabiliser », employé par le maire, devant son Conseil, n'était pas simplement une question de nombre mais une question de solidarité, au premier sens du terme. Il ne souhaitait pas que le lien de connaissance et de reconnaissance qui unit les habitants de sa commune s'ouvre à ces deux familles. À ses yeux, le cercle était clôt et il n'était pas question de vivre la moindre ouverture. Le débat s'est d'ailleurs cristallisé sur la scolarisation des 4 enfants. Je précise que la loi française oblige les communes à scolariser tout enfant mineur, quelle que soit la situation sociale des parents. Il y a donc eu un refus explicite de prendre en charge ces enfants, au motif qu'ils allaient peser sur le budget social de la commune. C'est l'association des parents d'élèves de cette commune qui s'est engagée à assumer les frais de cette scolarisation et le maire, au terme de l'année, a reconnu que « les choses ne s'étaient finalement pas trop mal passées ».

Ce que révèle cet épisode est clair : l'accueil et l'aide aux migrants « déstabilisent » les esprits et les références que nous portons en nous. Ce n'est pas tant les moyens qui nous manquent. Ce qui est touché en nous, par la présence de ceux qui viennent de loin, qui ne parlent pas la même langue, qui n'ont pas la même religion et qui manquent des choses nécessaires pour survivre, c'est notre représentation de la famille, de la communauté et de l'humanité. Ce sont les points d'appui sur lesquels nous construisons notre sécurité imaginaire, notre maison symbolique, notre confort moral. Les migrants, par leur présence, nous conduisent à repenser les délimitations que nous avons pris beaucoup de peine à construire, au fil des années, au fil des générations, des guerres et des crises. Ils ne sont pas de notre histoire et nous avons de la peine à entendre leur propre histoire.

Il s'agit donc de penser, de manière conjointe, l'expérience de la rencontre des migrants et la mémoire communautaire que nous portons en nous-mêmes, de manière plus ou moins consciente. Cette mémoire est habitée par des peurs et par des joies auxquelles nous tenons, car elles sont les traces d'un passé qui est toujours présent en nous. Nos peurs expriment la hantise de perdre ce que nous sommes devenus, ce que nous devons à nos parents et ce que nous devons à ceux qui nous sont liés, par le sang et par la langue, par les sentiments et par la culture, cet ensemble de manières de vivre par lesquels nous nous reconnaissons.

## *Les migrations ne sont pourtant pas un phénomène nouveau*

Les migrations sont constitutives de l'histoire humaine, depuis des millénaires, et peut-être même de l'histoire de la vie elle-même. Car il s'agit du mouvement propre des vivants, à la recherche de la terre et de l'eau pour survivre. Il n'est donc pas surprenant que les conflits comme les alliances aient lieu près des sources d'eau et des terres nourricières. Les puits eux-mêmes sont des lieux de guerre et deviennent parfois des lieux de réconciliation. Certains pays, proches de zones désertiques ou fortement liés aux effets cycliques des saisons, ont une vie et un rythme social traversés par les migrations des troupeaux, des bergers, des marchands, parfois même de communautés entières.

Les migrations contemporaines surprennent les sociétés sédentarisées dont le développement s'est accompli grâce à la concentration urbaine, autour de richesses naturelles : l'eau, l'agriculture, les mines, les activités de construction et de transformation, les échanges. Elles surprennent ceux dont la vie est devenue stable et dont l'univers mental est construit autour de la sécurité que confère la possibilité de s'installer dans un lieu et la possibilité de penser que la génération suivante pourra y demeurer. Même si la société industrielle est devenue elle-même une société nomade pour les générations qui ont dû assumer les crises liées à un progrès trop rapide pour rester au même lieu. Aujourd'hui, de nombreuses familles sont devenues, en l'espace de deux générations, des familles « internationales ».

Les migrations rappellent aux vivants que leur existence est une recherche de la source. Cette expression doit être entendue aux sens physique et symbolique. On se souvient à cet égard que les lieux où les humains s'installent deviennent des lieux consacrés, par l'activité artistique et religieuse.

Dans la pensée moderne, tout se passe comme si nous avions oublié que nous étions tous fondamentalement des « migrants ». Les sédentaires, qui se sont construit un univers habité d'objets qui leur tiennent lieu de symboles, voire de divinités, ont oublié qu'ils étaient des migrants. Cet oubli, qui les fait regarder les migrants comme des êtres « hors de leur monde », a progressivement façonné leur esprit, leur culture, leur affectivité. L'homme peut perdre la mémoire de son humanité quand il s'installe dans un monde factice. La crainte à l'égard des migrants est une crainte analogue à celle qui nous rappelle la fragilité de notre condition. Les migrants nous renvoient l'image de notre condition mortelle : nous ne faisons que passer. Seul le partage entre frères et sœurs en humanité peut nous rassurer et nous rendre heureux.

## *Les questions soulevées par les migrations contemporaines*

Cela pourra paraître évident et en même temps paradoxal, mais c'est sans doute la question de l'altérité qui est au cœur des questions soulevées par les migrations actuelles. « Évident », car cet autre qui franchit nos frontières n'est pas toujours séduisant et conforme aux critères de réussite de notre culture consumériste. Le migrant qui vient frapper à notre porte a le visage d'un homme crucifié qui a risqué sa vie pour tenter de la sauver et qui porte les stigmates d'un être abandonné, réduit à la nudité de celui qui a tout perdu : ses biens mais surtout ceux qu'il aimait. « Paradoxal » aussi, car nos sociétés sont constituées par le mélange des cultures et du mixage des origines. Des études démographiques ont montré, dans les années 2000, que dans les pays de l'Europe occidentale, 25 % des familles avaient un membre (grand-père, père, mère, gendre ou belle-fille) qui était issu de l'immigration. Un pays comme la France a reçu, au moment de la guerre civile espagnole, 1 000 000 de réfugiés et, récemment, l'Allemagne a dépassé ce chiffre, rajeunissant, du même coup, sa population. Le métissage des histoires et des cultures, la rencontre de l'autre et des autres apparaissent donc caractéristiques de la société moderne.

D'aucuns avancent l'argument selon lequel les différences culturelles et religieuses se sont amplifiées et que l'on ne se reconnaît plus. Mais, à regarder de près, les différences entre les personnes ne sont pas plus importantes qu'il y a un ou deux siècles. Ce sont les modes de vie qui apparaissent différents et non les personnes ni les capacités à se rencontrer. Bien sûr, nous pouvons nous fermer à l'autre en raison de la peur.

À ce propos, n'est-il pas déterminant d'identifier ce que nous avons peur de perdre en nous approchant de l'autre ? Si nous avons peur, c'est peut-être parce que nos références sont devenues fragiles et que « la peur de manquer » semble la plus forte. L'expression « peur de manquer » peut avoir deux significations : peur de devoir prendre dans nos réserves, prendre de ces choses qui nous semblent nécessaires pour vivre. Mais aussi, peur de ne pas vivre ce qui est déterminant pour réussir notre vie. Peur de devoir donner un peu de nous-mêmes ou peur de manquer le rendez-vous. C'est sans doute cette ambivalence qui produit ces comportements étranges qui nous font détourner le regard quand nous croisons ceux qui sont « sans abris » ou « dans la rue ». Nous avons toujours un rendez-vous important ou une raison majeure qui justifie de ne pas croiser le regard de l'autre. Il est vrai que croiser un regard, c'est courir le risque de la rencontre.

En d'autres termes, la rencontre de l'autre, de l'étranger migrant en particulier, interroge et redéfinit nécessairement l'image que nous

avons construite de notre devenir et de notre avenir. L'autre est toujours celui qui bouleverse nos prévisions. L'histoire sera différente puisque nous devons l'écrire avec celui qui est venu. Il s'agit de vivre une aventure qui nous conduit sur des chemins que nous ne connaissons pas vraiment et où nous pouvons penser que notre générosité peut nous perdre nous-mêmes. Ainsi, nous pouvons en venir à nous méfier de notre propre générosité et à mettre de la distance, voire de la méfiance, entre nous.

Tout cela peut surprendre dans une société et une culture mondialisées, où de nombreux discours, au cours des trois dernières décennies, ont avancé l'idée primordiale d'une planète devenue « comme un village » et d'une globalisation qui impliquait la fin des frontières. Nous sommes d'un même monde, mais la crainte d'habiter ce monde ouvert, dans lequel le plus lointain nous est devenu proche – et où parfois le plus proche de nous est devenu lointain – fait naître en nous la tentation du repli et la recherche d'un lieu fermé où nous serions « à l'abri de l'autre ». Le défi, au cœur même de l'expérience des migrations contemporaines, apparaît bel et bien celui du « vivre ensemble » sur une terre qui nous est commune mais qui n'appartient finalement à personne.

À l'horizon de cette problématique, où se nouent les dimensions psychologiques, économiques, politiques et sans doute éthiques et spirituelles, nous comprenons l'impact de l'expérience même de la relation humaine, dans la tension entre proximité et solidarité. Car beaucoup vous diront : « Je dois avant tout prendre soin de mes proches et je ne peux pas assumer la misère de ceux qui viennent de loin ». Et pourtant, les sociétés ne se construisent et ne se renouvellent que dans l'hospitalité mutuelle. Mais cela présuppose que le partage soit considéré comme une valeur et non comme un affaiblissement.

### *Xénophobie, populismes, racisme : des chemins de traverse et d'enfermement*

Les sensibilités qui inspirent les discours xénophobes et les populismes, les constructions théoriques qui défendent une hiérarchie entre les cultures et les groupes humains, en sollicitant le concept de « race », cherchent à justifier l'exclusion de l'autre et à fermer la porte à toute rencontre.

Il est évidemment important de ne pas confondre ce qui est évoqué ici. En toute rigueur de termes, la xénophobie est une peur de l'étranger. La venue de celui qui vient d'un autre pays, d'une autre manière de vivre est source d'inquiétude. Celle-ci se traduit par le recul, le refus d'essayer de comprendre ce que l'autre veut nous dire. Sa présence est vécue

comme un péril ou comme une intrusion et nous adoptons une posture de défense pour protéger ce qui nous appartient (ou ce que nous croyons être notre propriété : notre famille, notre manière de vivre, nos biens, notre sécurité...).

S'agissant du populisme, il convient de souligner que le mot peut avoir plusieurs significations, selon qu'il s'agit d'une expression populaire ou d'un discours politique qui prend appui sur la peur collective pour affirmer un pouvoir qui aurait la solution à toutes les questions sociales. Une solution généralement simple puisqu'elle consiste à distinguer entre les bons et les mauvais citoyens : ceux qui ont des droits et ceux qui ne peuvent pas prétendre en avoir. Le caractère ambigu et dangereux des discours populistes tient au fait qu'ils s'approprient la peur et confisquent les aspirations populaires au profit d'un pouvoir qui cherche le contrôle social et refuse les initiatives concrètes de solidarité.

Le racisme, quant à lui, est une élaboration théorique qui introduit, dans la relation entre les individus et entre les communautés humaines, une hiérarchie factice et imaginaire. Il y aurait des humains appelés à être des chefs et des humains condamnés à être des esclaves. Cette prédestination enferme évidemment tous les humains, sans qu'aucun ne puisse y échapper. La couleur de la peau, l'histoire, l'appartenance à telle communauté ethnique ou religieuse décident, aux yeux des racistes, de la classification de chacun. Celle-ci, présentée par ses promoteurs comme « naturelle » ne peut être modifiée. L'analyse fait apparaître toutefois qu'elle est le fruit d'une idéologie, justifiant une histoire de guerre ou de colonisation.

Dans ces différentes constructions mentales et théoriques, nous croisons en permanence la double question de la peur et du pouvoir. Mais le populisme, présenté par ceux qui le promeuvent comme la prise en charge des inquiétudes populaires, soulève une autre interrogation : qui est le « peuple » dont nous parlons et que pense ce « peuple que l'on pointe du doigt » dans de tels discours ?

Qui est « le peuple » ? La question n'est pas aussi simple qu'il n'y paraît. En effet, si nous voulons éviter de parler d'un peuple mythique ou abstrait, il importe de rappeler que ce qui constitue un peuple, ce sont des événements fondateurs et libérateurs, ce sont des rencontres et des alliances, une mémoire et un espoir partagés. Il est clair qu'il n'existe pas de peuple « en soi », que l'on pourrait invoquer. Il existe plutôt des personnes que l'on rencontre, lesquelles peuvent être très diverses. Car ce n'est pas seulement une identité ancestrale qui définit un peuple mais son histoire : ses rencontres, ses découvertes et ses espoirs. Et dans cette histoire, l'étranger, le migrant, le passant a une fonction d'ouverture et de révélation : il porte avec lui un message essentiel qui brise les solitudes et qui fait découvrir ce que l'on ne savait pas encore.

Que « pense ce peuple que l'on pointe du doigt » ? Si l'on définit le peuple comme une communauté historique et comme l'expérience d'un espoir partagé, comme un passé commun et comme un avenir qui cherche à s'écrire, alors l'identité d'un peuple ne saurait être figée, définie pour toujours. Il n'y a d'identité qu'en mouvement : le mouvement – le processus et la patience du dialogue. Il s'agit de cet apprentissage de la parole et de ce chemin par lesquels chacun devient lui-même en écoutant l'autre. Cette approche en termes de rencontre et de complémentarité est au cœur de la pensée chrétienne du « peuple de Dieu » à propos duquel, dit l'Apôtre saint Paul, chaque membre est comparable à un membre du corps humain. Et « *aucun des membres du corps ne peut dire à un autre : je n'ai pas besoin de toi* » (1 Co 12, 12). Nous découvrons notre humanité en découvrant ce que l'autre nous révèle de notre humanité. Ainsi le « peuple » est-il « en chemin », grâce à cette hospitalité mutuelle par laquelle nous nous accueillons l'un l'autre.

### *La mission de l'Église puise à l'expérience même du Christ*

S'il est juste de dire que l'accueil des petits et des pauvres, tout comme l'ouverture aux autres et à l'universalité, sont au cœur de la mission que le Christ confie à ses disciples, il est tout aussi pertinent de rappeler que l'Église partage, à chaque époque, les « joies et les espoirs, les craintes et les souffrances de l'humanité » (Cf. Concile VATICAN II, Constitution pastorale *Gaudium et Spes*). C'est au cœur de cette humanité, où se croisent les passants et les migrants, que nous sommes tous, d'une manière ou d'une autre, qu'elle est envoyée pour offrir et rappeler la joie de la fraternité. La mission de l'Église commence donc toujours dans l'écoute et la considération des inquiétudes et des aspirations humaines. Elle se distingue en cela de toute construction philosophique et politique qui prétendrait avoir la réponse aux questions que portent en eux les hommes et les femmes d'une époque. L'Église est avant tout en écoute et c'est sur fond d'écoute qu'elle peut dire à une personne – et peut-être à un peuple en inquiétude et en attente, migrants ou installés, demandeurs d'asile ou gardiens de la porte – « je crois avec toi, je crois en toi ».

Les principes de la Doctrine sociale de l'Église, quand ils sont envisagés ensemble, ouvrent un espace à la rencontre et évitent d'instrumentaliser les valeurs évangéliques :

- ♦ Dignité inaliénable de la personne humaine, qui se traduit dans le respect des droits fondamentaux de tout vivant.
- ♦ Subsidiarité ou exercice partagé de la responsabilité.
- ♦ Solidarité ou reconnaissance mutuelle.



- ♦ Bien commun ou bien de la communauté.
- ♦ Choix premier de proximité avec les plus pauvres, les bien-aimés de Dieu.

Ces principes éthiques et spirituels (pas seulement éthiques mais aussi spirituels), se caractérisent par les trois convictions suivantes, elles-mêmes inspirées de l'acte de foi chrétien :

- ♦ Toute personne porte en elle la marque de l'amour de Dieu.
- ♦ Toute responsabilité humaine s'exerce dans la réciprocité et la complémentarité.
- ♦ Toute communauté grandit en humanité et en espérance quand les plus fragiles sont aimés, à la manière dont Dieu lui-même aime, c'est-à-dire sans condition.

L'Église, entendue comme communauté des baptisés, se construit comme une communion entre les membres d'une collectivité nationale. Elle est le lien entre celles et ceux qui ont participé et participent au développement d'une unité nationale. En cela, elle participe au tissage des liens de reconnaissance entre tous les citoyens d'une nation. En même temps, elle rappelle sans cesse, à partir de l'enseignement et de la pratique du Christ lui-même que l'étranger est également invité à participer à la vie de la communauté et qu'il bénéficie du même héritage d'espérance. Cela est vrai pour le Samaritain – celui avec lequel les Juifs ne parlent pas – et cela est vrai pour la femme syro-phénicienne que le Christ, dans un premier temps, tient à distance, avant de reconnaître sa foi et de se réjouir de la voir devenir membre de la communauté des croyants.

Cette référence à la prédication et aux attitudes du Christ consacre l'ouverture de l'esprit qui ne saurait justifier le nationalisme, et moins encore la ségrégation qui maintient en dehors de la communauté ceux qui demandent à entrer. Certes, on maintiendra la distinction essentielle entre nation et Église. Cette non-coïncidence est une composante déterminante de la théologie politique de l'Église catholique – et sans doute d'autres Églises chrétiennes. Car l'espérance du Royaume de Dieu ne peut être identifiée à une nation ou à un système politique. La réalisation du Royaume demeure comme un horizon qui invite à la conversion en construisant, jour après jour, une société de justice et de droit où chaque enfant de Dieu est accueilli, nommé et protégé.

C'est la raison pour laquelle le pape François, dans un discours récent concernant la paix<sup>3</sup>, en appelle à rompre avec la peur et la menace :

---

<sup>3</sup> Pape FRANÇOIS, Message pour la célébration de la 52<sup>e</sup> Journée mondiale de la Paix, 1<sup>er</sup> janvier 2019, n<sup>os</sup> 5 et 6.

« La vie politique authentique, qui se fonde sur le droit et sur un dialogue loyal entre les personnes, se renouvelle avec la conviction que chaque femme, chaque homme, chaque génération portent en elles et en eux une promesse qui peut libérer de nouvelles énergies relationnelles, intellectuelles, culturelles et spirituelles. Une telle confiance n'est jamais facile à vivre car les relations humaines sont complexes. En particulier, nous vivons, ces temps-ci, dans un climat de méfiance qui s'enracine dans la peur de l'autre ou de l'étranger, dans l'angoisse de perdre ses propres avantages, et qui se manifeste malheureusement aussi, au niveau politique, par des attitudes de fermeture ou des nationalismes qui remettent en cause cette fraternité dont notre monde globalisé a tant besoin. [...] »

La terreur exercée sur les personnes les plus vulnérables contribue à l'exil de populations entières en quête d'une terre de paix. Les discours politiques qui tendent à accuser les migrants de tous les maux et à priver les pauvres de l'espérance ne sont pas justifiables. Au contraire, il faut réaffirmer que la paix se fonde sur le respect de chaque personne, quelle que soit son histoire, sur le respect du droit et du bien commun, de la création qui nous a été confiée et de la richesse transmise par les générations passées. »

---

GLOBAL MIGRATION AND NEW NATIONALISMS.  
THE CHURCH IN THE FACE OF XENOPHOBIA, POPULISM AND RACISM

---

This article looks at ideological and political interpretations of the phenomenon of migration, especially in European countries. The author shows that the arrival of persons from abroad requires a rethinking of the shared memory and representation that a people has of itself; this inevitably gives rise to a greater or lesser degree of fear of loss of one's identity. And yet the latter cannot be frozen in time. Doesn't a human community's progress depend on its openness to the other and on mutual hospitality?